

des termes, observaient avec une inquiète curiosité cette scène muette. Le silence le plus profond régna pendant ce repas, qui n'avait été servi que pour la forme, car ni Joséphine ni Napoléon ne touchèrent à rien. On n'entendait que le bruit des assiettes qu'on changeait, et des mets qu'on apportait et qu'on remportait aussitôt. Cette espèce de *remue-ménage* n'était tristement varié que par le chuchotement des officiers de bouche qui allaient et venaient selon leur office, et par le tintement continuel que produisait l'empereur en frappant en cadence sur la table avec son couteau, qu'il tenait légèrement entre les deux doigts. Enfin il rompit le silence, mais ce ne fut que pour demander comme à la cantonade et sans s'adresser directement à personne :

— Quel temps fait-il ?

Au même instant il se leva de table, et, comme on doit bien le penser, sans attendre de réponse. Joséphine le suivit lentement dans le petit *salon vert* ; c'était là qu'il avait coutume de prendre le café. D'ordinaire, un page présentait à l'impératrice le café sur un plateau de vermeil, pour qu'elle versât elle-même la liqueur dans la tasse qu'elle offrait à l'empereur ; mais cette fois, Napoléon s'avança vers le page, se servit lui-même, et, sans attendre que le sucre fût fondu, avala la liqueur d'un seul trait, en regardant fixement sa femme, qui était restée debout devant lui ; puis, ayant posé la tasse vide sur le plateau, que le page tenait toujours : "Tenez !" lui dit-il en posant son mouchoir sur ses lèvres, et en faisant de l'autre main un signe pour indiquer à ceux qui étaient présents qu'il n'avait plus besoin de rien. Tout le monde sortit, préoccupé de tristes pensées et l'esprit inquiet de l'issue de la scène qui se préparait. On demeura dans le salon où leurs Majestés avaient dîné, en regardant machinalement les valets de pied et les garçons du château enlever les objets qui étaient encore sur la table. Tout à coup des plaintes et des éclats de voix partent de la pièce où étaient l'empereur et l'impératrice. On entend Joséphine s'écrier avec un accent déchirant :

— Non, mon ami, tu ne le feras pas !... Tu ne veux pas me faire mourir !... Bonaparte, je t'en conjure...

Puis des gémissements et le bruit que fait un meuble lorsqu'il est heurté violemment. L'huissier de la chambre, pensant que l'impératrice se trouve mal (ce qui était arrivé souvent depuis quelques jours,) se précipite vers la porte pour l'ouvrir. Un chambellan l'arrête en lui faisant observer que l'empereur appellera s'il le juge nécessaire. Au moment où l'huissier s'éloigne de la porte, Napoléon l'ouvre lui-même avec vivacité, et, parmi ceux que son regard embrasse, apercevant M. de Beausset, il lui dit d'un ton bref :

— Venez, Beausset, et fermez la porte sur vous.

A peine le préfet du palais est-il entré, qu'il voit l'impératrice étendue sur le tapis près de la cheminée, en proie à des convulsions terribles, se tordant les bras et poussant des cris douloureux :

— Je n'y survivrai pas !... disait-elle en se frappant la tête contre le pied d'un fauteuil ; il faut que je meure !... de sa femme, qu'il entou-

Napoléon s'était agenouillé près de sa femme, qu'il entourait de ses bras, et tâchait de la calmer en lui prodiguant les paroles les plus tendres.

— Joséphine, lui disait-il en l'attirant à lui, ma chère amie, c'est moi.... écoute-moi donc, sois raisonnable.... M. Beausset, êtes-vous assez fort pour emporter l'impératrice ?.... demanda-t-il à demi-voix au préfet du palais, que ce spectacle avait ému au dernier point, mais qui, retenu par le respect, ne disait rien et n'osait approcher. C'est une attaque de nerfs, qu'elle vient d'avoir, ajoute Napoléon en faisant d'inutiles efforts pour relever sa femme ; il faut la porter chez elle par le petit escalier ; là, nous appellerons ses femmes, et nous lui ferons donner les soins qu'exige son état.... Allons, Beausset ! ne craignez rien et aidez-moi.

M. de Beausset s'approche enfin, soulève l'impératrice par la taille, et, avec l'aide de l'empereur, l'enlève dans ses bras. Il se dirige vers la porte du salon qui conduit, par un couloir et un petit escalier, au cabinet de toilette de Joséphine. Parvenu à l'escalier, le préfet du palais fait observer à l'empereur que le passage étant très-obscur et très-étroit, il n'ose se charger seul de l'impératrice. Napoléon retourne donc sur ses pas, va chercher le *gardien du portefeuille*, qui nuit et jour reste assis à celle des portes de son cabinet qui donne sur le palier, saisit le bras de cet homme, l'entraîne dans le couloir, lui met le flambeau dans la main, et le fait passer devant lui en disant :

— Descendez doucement et éclairez-nous.

Tandis que ce serviteur obéit machinalement, sans paraître même s'occuper du douloureux spectacle qui frappe ses yeux, Napoléon prend les pieds de Joséphine, et tous trois commencent à descendre avec précaution. L'empereur est au milieu ; M. de Beausset tient toujours dans ses bras l'impératrice évanouie ; elle a le dos appuyé sur sa poitrine et la tête penchée sur son épaule droite. Arrivé au tournant de l'escalier, l'épée dont le préfet n'avait pas songé à se débarrasser vient à se croiser entre ses jambes et le fait trébucher. Pour éviter une chute qui ne peut qu'être funeste pour tous, M. de Beausset est contraint de s'arrêter et de s'appuyer contre le mur ; il rassemble ses forces, et étreint davantage le précieux fardeau qu'il porte, dans la crainte de le laisser échapper ; mais il est présumable que Joséphine n'avait pas entièrement perdu l'usage de ses sens, car dès qu'elle sentit la pression de M. de Beausset, sans faire aucun mouvement, elle lui dit très-bas :

— Vous me serrez trop fort.

A ces mots, celui-ci fait un mouvement brusque qui force l'empereur à descendre deux marches plus vite qu'il ne le veut :

— Doucement donc, Beausset ! lui dit-il à demi-voix ; vous avez failli nous faire tomber les uns sur les autres.

Enfin ils arrivent sans encombre jusqu'à la chambre à coucher de Joséphine, et ils la déposent doucement sur la petite ottomane placée à droite de la croisée ; puis Napoléon s'élance au cordon de la sonnette qui correspond chez la première femme de l'impératrice : celle-ci accourt aussitôt :

— Madame, lui dit-il avec vivacité, du vinaigre, des sels ! appelez vos compagnes et délacez l'impératrice, qui vient de se trouver mal.

En voyant l'état de sa maîtresse, le premier soin de cette dame est d'agiter toutes les sonnettes de l'appartement. Quelques secondes après, cette pièce se trouve encombrée de femmes qui vont et viennent, et coupent lacets et cordons pour